



un film de ASGHAR
FARHADI



La Fête du feu





PRIX SPÉCIAL DU JURY
MEILLEUR SCÉNARIO
Festival des 3 Continents
Nantes 2006

THE GOLD HUGO
PRIX DU MEILLEUR FILM
Festival International
Chicago 2006

Les Films du Paradoxe
présentent

La Fête du feu

CHAHAR SHANBEH SOURI

UN FILM DE ASGHAR FARHADI

Iran - 2006 - 1 h 44 - 35 mm - VOSTF - Couleur

SORTIE NATIONALE LE 26 DÉCEMBRE 2007

Presse : Claire Viroulaud - CINÉ SUD PROMOTION
Tél : 01 44 54 54 77 - Fax : 01 44 54 05 02
clairecinesud@noos.fr

Distribution : LES FILMS DU PARADOXE
Tél : 01 46 49 33 33 - Fax : 01 46 49 32 23
films.paradoxe@wanadoo.fr



SYNOPSIS

Ce mardi, c'est "*Chahar shanbeh souri*",
une fête du feu plurimillénaire.

Rouhi, future jeune mariée épanouie et
insouciante, est employée pour la journée
comme aide-ménagère chez un jeune couple.
Elle découvre un foyer en pleine crise, dont
la femme soupçonne son mari de la tromper
avec une voisine.



« Je te laisse
ma couleur jaunâtre
et je te prends
ta couleur rougeâtre. »

LA FÊTE DU FEU

AVANT-PROPOS

« De nos jours et en des temps difficiles et complexes, la tragédie naît du conflit entre les forces du bien et celles du mal.

C'est à l'opposé de la tragédie classique qui, elle, résultait du conflit entre les forces du bien et celles du mal.

A l'époque, le public aspirait naturellement au triomphe du bien, mais ce n'est plus le cas aujourd'hui. Le public est incapable de choisir son camp et ne sait plus qui doit sortir vainqueur de cette lutte.

“LA FÊTE DU FEU” est un film sur le conflit des êtres humains. C'est une journée de leur existence pleine de tensions.

Nous ne souhaitons la victoire ni la défaite d'aucun de nos protagonistes. Une journée dans la vie d'une famille iranienne, alors qu'une antique fête nationale bat son plein et se transforme peu à peu en dévouement extrême. »

ASGHAR FARHADI



ENTRETIEN

AVEC ASGHAR FARHADI

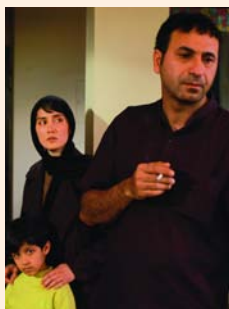
Photos de famille, le théâtre

Quelle cinématographie vous a conduit vers la réalisation : des films iraniens ou plutôt des films étrangers ?

Avant que le cinéma ne m'absorbe entièrement, j'ai toujours été curieux de tout ce qui se passait autour de moi. Je suis né et j'ai grandi à Ispahan, j'ai commencé à l'âge de huit ans à travailler chez un photographe qui développait les photos de famille. Je les glissais dans des enveloppes et imaginais la vie privée de ces personnes, en essayant de la reconstituer à partir des photos. Je faisais une sorte de montage, en créant une continuité. Le patron de la boutique me montrait les photos qu'il faisait lors de ses voyages ou dans sa famille. Cette attirance forte pour la photo m'a dirigé vers le cinéma.

Pour passer du plaisir de voir des films à l'envie d'en réaliser, quelle voie avez-vous suivie ? Une école, l'assistantat ?

Nous avons en Iran l'Institut du Jeune Cinéma, où l'on peut déposer



LA FÊTE DU FEU

des projets de courts métrages. J'ai été le plus jeune à réaliser un film grâce à cet Institut car j'avais 16 ans lors de mon premier court métrage, tourné en 8 mm.

Après ces quelques films courts pour l'Institut - je suis passé ensuite au 16 mm - je me suis inscrit à l'Université avec l'intention de suivre une formation dans la section cinéma, en réalisation, mais on m'a orienté vers l'écriture, en scénario.

J'ai tout d'abord été vexé d'être dirigé vers le théâtre, mais finalement j'ai beaucoup aimé.

J'ai appris la mise en scène de théâtre ainsi que l'écriture de pièces et j'ai passé mon temps à lire et à découvrir de grands auteurs comme Shakespeare, Tchekhov, Ibsen, Tennessee Williams. Le théâtre m'a apporté maturité et réflexion. Ensuite, j'ai fait un mémoire sur l'œuvre d'Harold Pinter, consacré au silence, à l'attente, aux différentes formes de suspension du récit.

Ces huit années passées à étudier le théâtre ont été très enrichissantes, mais le théâtre étranger exige beaucoup de liberté et il est impossible à jouer en Iran. Il est plus facile de s'exprimer par le cinéma.

Vos deux premiers longs métrages, DANSE DANS LA POUSSIÈRE (2003) et BELLE VILLE (2004), sont-ils proches de LA FÊTE DU FEU, qui comporte beaucoup de scènes d'intérieur, dans des appartements ?

Ils ont pour particularité de partir d'un lieu et de personnages, en raison de mon amour du théâtre, comme

ENTRETIEN

dans LA FÊTE DU FEU. DANSE DANS LA POUSSIÈRE se déroule dans le désert, filmé comme une scène de théâtre, avec seulement deux personnages, en respectant l'unité de lieu, de temps et d'action.

Tout comme pour LA FÊTE DU FEU dont l'action se passe sur une journée.

En revanche, je me suis éloigné de ces règles théâtrales dans BELLE VILLE pour finalement y revenir dans mon dernier film.

Téhéran, scène de la vie conjugale

Votre film, en observant la vie d'un couple de la classe moyenne de Téhéran, évoque à la fois les conditions de vie en Iran et les inégalités sociales tout en soulignant l'évolution des mœurs.

Les problèmes des personnages sont universels tout en ayant un relief singulier, dans le contexte de la société iranienne d'aujourd'hui.

Était-ce votre propos ?

Avant de répondre à votre question, j'aimerais apporter une précision. En raison de l'instabilité économique, nous n'avons pas en Iran de distinction de classes bien établies et on peut passer rapidement d'une catégorie à l'autre.



LA FÊTE DU FEU

Suite à la guerre contre l'Irak, beaucoup de familles aisées sont devenues plus modestes, après avoir tout perdu. Elles sont devenues pauvres tout en conservant la culture et les mœurs de leur milieu d'origine.

Il y a eu aussi beaucoup de changements dans l'autre sens, avec des personnes qui se sont rapidement enrichies sans avoir, quant à elles, la culture de leur nouvelle classe sociale.

La classification du niveau de vie entre classes pauvres, moyennes et riches, compte tenu de leurs biens et revenus, ne recoupe pas forcément leur niveau de culture ni les mœurs en usage dans ces milieux respectifs.

L'histoire de LA FÊTE DU FEU se déroule au sein de la classe moyenne qui représente la grosse majorité de la population du pays, ce qui permet au public iranien de se reconnaître plus facilement.

Quel élément a orchestré en premier le scénario ?

Est-ce le couple en crise, déchiré par l'infidélité du mari, ou celui de la jeune fille, employée de maison, confrontée à un autre monde que le sien ?

En écrivant le scénario, j'ai eu pour principal souci de ne pas diviser les personnages en bons et en mauvais ni de provoquer sur cette base une opposition entre eux.

Au départ, il y avait un triangle amoureux, avec le couple et cette femme seule, leur voisine dans l'immeuble.

Généralement, l'élément tiers, perturbateur du couple, n'a pas une bonne image et la morale exige que le couple

ENTRETIEN

défait se reconstitue au terme de la crise. Je voulais briser cette dimension négative et tout au long de l'écriture du scénario, j'ai pensé que cette femme divorcée était une personne bien, digne et respectable, ce qui a changé la perception de l'histoire.

Je respecte chaque personnage, je ne le juge pas. A la fin, le triangle n'est pas éclaté, il s'est élargi sans vraiment se briser. Rien n'est vraiment résolu.

Simin, la femme séparée, est toujours loin de son ancien mari, qui reste dans sa voiture.

L'homme du couple, Morteza, après avoir raccompagné l'employée de maison, se couche seul dans l'appartement tandis que sa femme dort avec son fils. Ce sont des images de solitude. En procédant ainsi, je voulais combattre certains préjugés dans nos sociétés où la maîtresse, la femme venue de l'extérieur à l'origine d'une crise dans le couple, est toujours condamnée.

Le spectateur est surpris que LA FÊTE DU FEU n'obéisse pas au schéma attendu, il est ainsi plus attentif à son déroulement et à son issue.

Le regard du spectateur sur cette femme à l'origine supposée des maux du couple, dont on entend parler sans la voir, change quand la jeune employée de maison lui rend visite.

On découvre avec la jeune fille une toute autre femme. C'est un véritable retournement de situation, plutôt inattendu.

J'ai fait en sorte que le spectateur marche au début complètement dans le sens des préjugés d'une telle

LA FÊTE DU FEU

histoire, selon le point de vue de la femme “victime”. Dans nos sociétés, et en Iran en particulier, on condamne la femme fautive, celle qui vit seule, prend le mari de quelqu'un et brise l'unité d'une famille. De même à la fin, lorsque Morteza revient à la maison après avoir raccompagné la jeune employée, on s'attend à ce que la maison soit vide et sa femme partie avec leur enfant, alors qu'elle dort avec son fils. C'est l'unique scène, même si cela reste discret en raison de l'obscurité autour de son visage, où l'épouse ne porte pas de voile dans le film.

Vous jouez beaucoup sur les indices, les malentendus, le suspense, les multiples rebondissements car on ne sait pas vraiment si le mari a trompé sa femme ou si cette dernière, jalouse, fabule leur relation.

A la fin, quand le mari Morteza raccompagne la jeune employée de maison que son fiancé attend, on sent le risque de contamination de la jalousie, d'un milieu à l'autre.

Tout à fait. C'est la raison pour laquelle, à la toute fin du film, aussitôt que le garçon retrouve sa fiancée, Rouhi, on voit ce jeune couple s'enfoncer dans le noir avant de disparaître.

J'ignore ce qui va se passer entre eux après tous les événements vécus par la jeune femme mais ils ne seront pas sans conséquences sur leur avenir.

ENTRETIEN

Quel enseignement la jeune employée de maison, qui débarque en pleine crise de couple, tire-t-elle de ce qu'elle voit ?

Cette réalité risque de la transformer et sa perception de l'amour ne sera sans doute plus tout à fait la même.

Si on s'en tient à ce que le film montre, au début elle a un tchador et à la fin, elle n'en a plus.

Au début, il s'agit d'une jeune fille sans grande expérience de la vie, un peu sur un nuage, dans un amour pur, avant de comprendre que la vie de couple est une réalité complexe.

Quand elle essaie une robe, elle le fait de manière innocente mais à la fin on devine qu'elle perd certaines de ses illusions.

Plus le film avance, moins elle parle et plus elle regarde. On ne peut pas dire qu'elle va aussi commencer à cacher des choses, à ne pas tout dire, mais elle apprend une certaine forme de réserve, de discrétion.

Elle découvre l'utilité de garder certaines choses pour soi. Elle a quand même fait une expérience énorme au cours de cette journée car elle a compris pourquoi les gens mentaient, pour avoir elle-même commis un mensonge pour protéger le mari contre les soupçons de sa femme. L'entrée dans le mensonge, la découverte de son pouvoir, signe la perte de son innocence.

Pour cette raison, je suis inquiet pour l'avenir du jeune couple, ce que leur disparition dans la nuit suggère, car elle a commencé à entrer dans le jeu du mensonge et à l'accepter.

LA FÊTE DU FEU

Désordre intérieur et ville en fête

Qui sont les comédiens du film ? Ils viennent du théâtre ou du cinéma ?

Certains acteurs viennent du théâtre et font en plus du cinéma.

En particulier la comédienne qui joue Simin, Pantea Bahram, et Farokh Nejad, dans le rôle du mari, qui a fait du théâtre avec moi car nous étions dans la même promotion à l'école.

La jeune fille qui tient le rôle de Rouhi, l'employée de maison, Taraneh Alidousti, n'est pas une débutante.

Elle a joué dans beaucoup de films et a remporté le Prix d'Interprétation au Festival de Locarno pour JE SUIS TARANEH, J'AI QUINZE ANS, de Rassoul Sadr-e Ameli.

Mojdeh, l'épouse, porte toujours un voile noir tandis que Simin, la voisine, a un voile de couleur. Quelle signification accorder à ce genre de détail ?

La première est plus traditionaliste tandis que la seconde plus émancipée ? D'autre part, vous jouez beaucoup sur l'opposition des couleurs entre l'appartement du couple, plus monochrome, et celui de Simin, la femme seule, aux couleurs plus chaudes.

Je ne voulais pas de couleurs voyantes pour le film et ai tout fait



ENTRETIEN

pour les supprimer. Dans l'appartement de Mojdeh, il y a une tonalité de jaune, avec les fauteuils et le canapé en cuir et grâce à divers petits objets.

Dans notre culture, le jaune est le symbole du doute. Dans l'appartement de Simin, il y a du rouge dans les rideaux, les fleurs sont rouges, tandis que les murs sont roses.

Chez nous, le rouge est la couleur de l'amour, alors que le rose est la couleur de l'amour timide, réservé, celui qui ne peut pas s'afficher au grand jour.

Dans l'appartement de Mojdeh, en complet désordre, les couleurs, hormis le jaune, sont tristes.

Je tenais beaucoup à la couleur bleue de leur salle de bain, où se déroule une scène très importante. J'ai habillé de bleu la sœur de Mojdeh venue lui rendre visite et qui entre dans cette salle de bain.

Mojdeh porte en effet un voile noir. Le spectateur ne la regarde pas comme une femme attirante.

Ce choix est plus lié à son état psychologique qu'à un choix religieux.

Le film se déroule pendant la fête du Nouvel an, dont on entend les bruits tout au long du film.

Quelle est l'origine de cette fête, a-t-elle une signification particulière ?

Il s'agit d'une fête très ancienne, de tradition persane. Autrefois, toutes les personnes sortaient les affaires usagées, inutiles, les morceaux de bois cassés, qu'ils brûlaient dans

LA FÊTE DU FEU

la rue, dans la cour de l'immeuble ou regroupées par quartier. Il y avait des feux partout, des pétards, des feux d'artifices, et les gens faisaient la fête, sautaient par-dessus le feu.

A la fin de l'année, les gens sont fatigués et en enjambant le feu, ils avaient coutume de dire, en défiant les flammes et afin de prendre de nouvelles forces : « *Je te laisse ma couleur jaunâtre et je te prends ta couleur rougeâtre.* »

Après la Révolution Islamique, le régime ne voulait plus de cette fête, ancrée dans aucune pratique religieuse, sauf à ses débuts, au temps de la perse antique, de Persépolis et des zoroastres, notre ancienne religion.

Quand le nouveau régime islamiste a voulu la faire oublier, il s'est passé tout le contraire car la population a fêté le Nouvel An beaucoup plus qu'auparavant, de manière intempestive, comme une forme de protestation implicite, en profitant de cette fête qui a connu alors un regain d'intérêt.

A l'origine, il s'agissait d'une fête plutôt douce, assez calme, mais on a peur désormais de sortir dans les rues à cause des feux, des pétards.

C'est devenu très violent.

L'état de la ville au cours de cette fête s'ajoute à la tension que vivent les personnages et accentue ce qu'ils vivent, désespérés et quelque peu déboussolés. L'instabilité et le manque de sécurité que ressent Mojdeh dans son intérieur, vous les retrouvez à l'échelle de toute la ville.

ENTRETIEN

En effet, pour un spectateur occidental ignorant la signification de cette fête, on a l'impression de voir des émeutes, une ville en plein désordre et en totale anarchie.

Votre manière de la filmer accentue ce sentiment.

Les scènes que vous voyez ont été tournées pendant les fêtes du Nouvel An.

Ce sont des scènes vraies, elles n'ont pas été reconstituées pour les besoins du film.

Il s'est d'ailleurs passé un drame, qui aurait pu mettre le film en danger.

Pendant cette fête, le seul frère de la jeune actrice qui interprète Rouhi, Taraneh Alidousti, est mort accidentellement à l'âge de 18 ans, en manipulant un pétard.

J'ai eu peur que la jeune actrice ne revienne plus tourner mais elle a seulement demandé à s'arrêter pendant vingt-quatre heures.

Cette jeune femme s'est donnée tellement à fond dans son rôle que moi-même, au montage, je n'arrivais plus à distinguer les scènes qu'elle avait tournées avant ou après ce drame.

En fait, ce qui a été tourné après, ce sont les plans très gais, très joyeux, de Rouhi avec son fiancé sur la moto, du début du film.

LA FÊTE DU FEU

Comment le film a-t-il été reçu par les autorités en Iran ?

Au début, on voit le tchador de la jeune fille provoquer un accident de moto, car le tissu se prend dans la roue.

Comment ce simple fait de la vie courante qu'on peut interpréter de multiples façons, a-t-il été perçu ?

En Iran, la scène de l'incident provoqué par le tchador a été coupée, la censure n'en ayant pas voulu.

Heureusement, elle est demeurée sur l'internégatif. Je n'ai pas cherché à être insolent ni à provoquer avec la manière de s'habiller des personnes.

Je n'ai aucune raison de leur manquer de respect, chacun est libre, selon ses croyances.

Je trouve que le tchador est tout simplement dangereux, dans la scène en question.

En revanche, il y a eu quelques coupures exigées dans la bande sonore.

Pour certaines phrases, j'ai résisté et refusé de les supprimer mais pour d'autres, ils l'ont fait dans les copies distribuées en Iran.

Par exemple, pour la scène du vitrier quand il entre dans l'appartement de Mojdeh et lui conseille d'aller à la Mecque, en lui disant que c'est une expérience formidable.

On voit alors Mojdeh se boucher les oreilles pour ne pas entendre ce genre de propos.

Dans la version iranienne, on la voit faire ce geste avec ses doigts, sans comprendre pourquoi.

Dans une autre scène, le chauffeur de taxi demande à Mojdeh de bien porter son foulard afin qu'elle cache ses cheveux.

ENTRETIEN

De même, chez Simin, lorsqu'elle coiffe Rouhi, on entend à la radio la chanson d'un artiste iranien très aimé à l'époque du Shah d'Iran, d'origine arménienne. Cette chanson a été effacée.

Je n'ai pas mis tout cela intentionnellement, afin de chercher à être censuré et en tirer un quelconque bénéfice par la suite. La provocation ne m'intéresse pas.

J'aspire seulement à montrer de la manière la plus juste la façon dont les gens vivent, selon leurs milieux respectifs.

Comment votre film a-t-il été accueilli par la critique et le public en Iran ?

Le film a tout d'abord été montré au Festival de Téhéran, en 2005, et il a eu les faveurs de la critique et du public. Il y a une ambiance quelque peu amère dans ce film, les Iraniens ne sont pas très joyeux en ce moment, si bien que je ne m'attendais pas à ce qu'il soit aussi bien reçu.

Le film rompt avec l'image plus ou moins attendue du cinéma iranien, tel qu'on le perçoit à l'étranger, sans faire de son positionnement différent un enjeu spécifique.

A l'étranger, on a une image particulière de l'Iran à travers le cinéma qui est proposé.

Je n'ai pas envie de profiter de cela pour me faire connaître à travers mes films, encore moins de le dénoncer d'une quelconque façon.



ENTRETIEN

En décrivant la société iranienne, on réalise que les difficultés des personnages, leurs problèmes, sont des choses faciles à partager. Chacun s'y reconnaît, en Iran comme ailleurs.

Vous êtes dans la préparation d'un autre film ?

J'écris en ce moment un scénario avec mon épouse qui sera la réalisatrice du film. L'action se passe en ville, tout comme dans celui que j'écris de mon côté où l'histoire se déroulera également sur une seule journée.

Propos recueillis par CHARLES TESSON
au Festival des Trois Continents, à Nantes, le 26 novembre 2006
Traduction simultanée du farsi
par NASRINE MÉDARD DE CHARDON





Filmographie

courts métrages :

1998 LE FIL

1992 LES YEUX

1991 LES AVENTURES

D'UN METTEUR EN SCÈNE

1990 LE MONDE DES MURSI

1989 RADIO

1988 JANAL

longs métrages :

2006 LA FÊTE DU FEU

2004 BELLE VILLE

2003 DANSE DANS LA POUSSIÈRE

ASGHAR FARHADI

Né en 1972 à Ispahan en Iran. Pendant ses études, Asghar Farhadi s'intéresse à l'écriture, au théâtre, au cinéma et suit des cours à l'Institut du Jeune Cinéma Iranien.

Il réalise ainsi des courts métrages en formats 8 mm et 16 mm.

Asghar Farhadi poursuit sa formation à l'Université de Téhéran, faculté du Cinéma et du Théâtre et obtient une Maîtrise de metteur en scène en 1998.

Durant ses études, il écrit divers scénarios et réalise également pour la télévision des œuvres à large audience, telles que "CONTE URBAIN".

En 2001, Asghar Farhadi écrit le scénario du long métrage "ERTEFA-E PAST" ("Low Heights") pour Ebrahim Hatamikia, un film qui a été très favorablement accueilli en Iran par le public mais aussi par la critique.

Il débute sa première réalisation long métrage en 2002 avec "DANSE DANS LA POUSSIÈRE" ("Raghss dar Ghoobar"), qui a obtenu entre autres le Prix de la Critique et le Prix du Premier Rôle Masculin au Festival du Film de Moscou en 2002.

Asghar Farhadi réalise en 2003, son deuxième long métrage "BELLE VILLE" ("Shahr-e Ziba") sélectionné et salué dans de nombreux festivals internationaux.

"LA FÊTE DU FEU" est son troisième long métrage.

La Fête du feu

CHAHAR SHANBEH SOURI

Fiche artistique

Hedieh Tehrani	<i>Mojdeh</i>
Taraneh Alidousti	<i>Rouhi</i>
Hamid Farokh-Nejad	<i>Morteza</i>
Pantea Bahram	<i>Simin</i>
Matin Heydarnia	<i>Amir Ali</i>
Houman Seyedi	<i>Abdolreza</i>
Hassan Tasiri	<i>L'ex-mari de Simin</i>
Sahar Dolatshahi	<i>La soeur de Mojdeh</i>
Ebrahim Javadi	<i>Le vitrier</i>
Forough Ghobayeghlou	<i>La femme du concierge</i>

Fiche technique

<i>Réalisation</i>	Asghar Farhadi
<i>Scénario</i>	Asghar Farhadi et Mani Haghighi
<i>Directeur de la photographie</i>	Hossein Jafarian
<i>Montage</i>	Hayedeh Safiyari
<i>Ingénieur du son</i>	Hassan Zahedi et Hossein Abousedgh
<i>Mixage</i>	Massoud Behnam
<i>Musique originale</i>	Peyman Yazdanian
<i>Décors</i>	Asghar Farhadi
<i>Costumes</i>	Asghar Farhadi
<i>Maquillage</i>	Mehrdad Mirkiani
<i>Producteur</i>	Jamal Sadatian
<i>Société de Production</i>	Boshra Films

Iran - 2006 - 1h44 - 35 mm - VOSTF - Couleur - 1.85
Son Dolby SR - Visa n° 115 511

Dossier de presse et photos téléchargeables sur
www.filmsduparadoxe.com